

1. L'enseignement de Jésus, à l'instar des dialogues philosophiques de l'antiquité, est essentiellement un espace d'échange et d'interactivité; c'est d'ailleurs aussi un processus qui se déroule en chemin, autre ressemblance avec la philosophie, notamment celle inspirée d'Aristote qui avait l'habitude d'échanger avec ses élèves en déambulant. Le terme de *catéchèse* provient d'ailleurs d'un verbe grec qui signifie *faire résonner* et même *parler dans l'attente d'un écho*. Jésus enseigne et questionne au cours de ses multiples déplacements. Ce qu'il voit et ce qu'il entend lui donne matière à reprise et à approfondissement. Il interroge même la rumeur publique à son sujet et cette attitude me fournit la première étape de la réflexion que je souhaite poursuivre avec vous. « Qui suis-je, au dire des hommes ? ». De nos jours, plus personne ne conteste que Jésus a existé en tant qu'homme, mais cela ne clôt pas le questionnement autour de cette figure éminente de l'histoire humaine. Il faut le côtoyer et le découvrir, il faut pouvoir s'exposer à réagir à l'originalité de son être et de son action. Osons nous rappeler que nous nous sommes forgés en tant que personnalité bien particulière en réagissant aux modèles de vie qui se sont offerts à notre imitation ou à notre rejet. Si un être humain est constitué d'un ensemble de prédispositions et de traits de caractère, s'il est indéniablement porté par un tempérament spécifique et par une certaine complexion (c'est-à-dire une condition physique déterminée), il n'en construit pas moins une identité propre en étant exposé à l'influence déterminante de son entourage. De ses fascinations, mais aussi de ses sentiments de dégoût et de répulsion, l'individu extrait les matériaux nécessaires à la construction de soi. Je ne peux, en manière de démonstration, que renvoyer à notre expérience commune : sur nos chemins de vie, combien de personnes captivantes ou au contraire repoussantes n'ont-elles pas contribué à faire de nous ce que nous sommes ? « Mais pour vous, qui suis-je ? » Traversant les siècles, cette question de Jésus nous rejoint et nous avons à y répondre. Mais, oserais-je ajouter, comme nous avons à répondre à toutes ces questions que soulèvent les grandes et fortes personnalités de l'histoire humaine. L'humanité développe des aptitudes extraordinaire : le talent port à une extrême virtuosité ce qui est déjà connu. Mais de l'humanité surgit parfois le génie qui est surhumain. Le génie est créateur par essence, il ne ferme pas la marche, il est précurseur par définition : il étonne, il déconcerte, effraie même ; il ouvre des sources et perce des voies. L'immense majorité des hommes ne fait que se nourrir de la substance créée et offerte par le talent et par le génie. L'être humain est fasciné par la compétence et par la découverte d'horizons nouveaux. Devant les personnalités d'exception, en bien comme en mal, nous réagissons et notre réaction dévoile, comme en gestation, nos convictions, nos critères de valeur, notre espérance et le sens que nous donnons à notre vie. « Mais pour vous, qui suis-je ? » Nos réponses ont nécessairement un aspect subjectif : Elles sont l'écho de ce que nous sommes, de la richesse de notre expérience, de la mesure de nos souffrances et de l'intensité de nos attentes. Un souffle passionné traverse les Evangiles et particulièrement celui de Marc qui ne bride aucune émotion, comme nous l'avons déjà découvert et comme nous le découvrons de nouveau dans le texte de ce

dimanche. Les acteurs du drame s'extasient, s'indignent, s'insultent et en viennent aux mains, mais jamais ils ne sombrent dans cette molle indifférence qui n'annonce que la paix des tombeaux. Le proverbe latin *Nihil mirari*, ne s'émouvoir de rien peut aussi se traduire par ne rien admirer ou ne s'étonner de rien ; il n'est pas un bon guide sur le chemin de la vie spirituelle. Ne se laisser toucher par rien, c'est refuser de prendre position devant la réalité, lorsqu'elle nous interroge par ses beautés ou par ses laideurs, par ses cimes et par ses abîmes. « Mais pour vous, qui suis-je ? ».

2. Jésus pousse jusqu'à l'extrême nord de la Galilée, dans l'un de ces lieux plus que tout autre ouvert aux païens et à leur influence. C'est dans cette terre païenne, loin du regard envieux des scribes et de l'empressement importun des foules de la Galilée, en cheminant, que Jésus va traiter avec ses disciples la question suprême de sa propre destinée et de son identité. Ils demandent à ses disciples ce que les hommes pensent qu'il est, pour en venir à les questionner eux-mêmes ; ils ont tout de même dû se faire une opinion particulière en vivant avec lui. Les foules s'interrogent sur l'autorité de ce Jésus dépositaire d'une énergie, d'un dynamisme qui guérit et qui multiplie les ressources de la vie ; les adversaires religieux de Jésus le considèrent comme un imposteur, pire, comme un blasphémateur. C'est ainsi un mélange de perplexité admirative et de perplexité incrédule qui prédomine. On puise dans le « croyable disponible » en tentant de comprendre Jésus à partir des grandes figures du passé. Jésus incarne donc pour les foules tout ce que le passé représente d'espérance, d'attente d'accomplissement et de possible intervention de Dieu dans le temps présent. Trois hypothèses sont ainsi avancées : Jésus est le continuateur de Jean-Baptiste. Autrement dit, on voit en lui un austère maître de morale qui invite les gens à se convertir en améliorant leur conduite. Si un minimum de règles était respecté, on changerait déjà le monde. Dieu est la personnification de la justice et du bien : il apparaît sous les traits menaçants et vengeurs du Dieu rétributeur. Notons que Jésus insiste davantage sur la dimension du pardon qui remet debout et qui rend l'énergie d'une existence en vérité. La deuxième réponse va plus loin : Jésus serait Elie ressuscité. Quand on évoque ce prophète, on pense en premier lieu à sa lutte implacable contre le culte du dieu cananéen de la nature et de la fécondité, Baal, et contre l'oppression sociale et politique omniprésente dans le royaume d'Israël de son temps. Pour rétablir la justice dans la vie quotidienne, il ne voyait pas d'autre moyen que celui auquel font appel tous les réformateurs sociaux et politiques : la violence. En un seul après-midi, il passe au fil de l'épée quatre-cents prophètes de Baal. Or, disait-on, ce prophète n'était pas mort comme le commun des mortels : un char de feu l'avait enlevé au ciel. On attendait donc son retour pour la fin des temps. A chaque repas de la Pâque, on lui laissait une place pour le cas où il surviendrait à l'improviste. Jésus entend aussi arracher ses contemporains à l'obsession des démons et à l'adoration des idoles que se crée l'homme, mais il ne voit pour cela pas d'autre moyen qu'une foi plus profonde et plus pure en Dieu. Il ne s'agit pas d'ajouter une spire supplémentaire à la spirale de la violence et de la contre-violence. En matière de vie sociale et politique, il promet une solution venant, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. La troisième opinion en circulation retrouve en lui quelque chose des

anciens prophètes. En Jésus se rallume l'esprit éteint de la prophétie. La façon qu'il a de contraindre ses auditeurs à se situer devant l'absolu et l'ultime sans accommodements rappelle Amos ou Jérémie. Un prophète est témoin de l'absolu et de l'ultime et il relativise dès lors les pouvoirs politiques et les traditions religieuses. Jésus témoigne d'une cohérence parfaite entre son existence et sa parole. On pressent en lui le martyr du prophète qui est l'expression de son absolue fidélité à sa mission.

Mais en cet instant, l'important n'est pas l'opinion qui circule. « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Pierre se fait le porte-parole des disciples : « Tu es le Christ ». Pierre charge Jésus d'un titre qui véhicule à l'époque des idées confuses, mais qui rassemblent toutes les aspirations qui portent l'espérance puissante des foules. Cette notion du Christ, de l'Oint de l'Eternel, de Messie éveille les perspectives d'un roi qui rassemblera son peuple saint et qui soumettra les peuples païens. Le risque de malentendu est grand et une dérive politique peut menacer jusqu'à l'existence du peuple, ce que la suite des événements ne fera que confirmer. Le titre de Messie est de nature à mettre sur une fausse piste. Jésus impose le silence, comme il l'avait fait aux démons, à ses disciples. Le conflit est brutal ; l'opposition est totale, parce que le risque de dérive est trop élevé. Son injonction est non seulement ferme, mais elle se colore encore d'une nuance de menace et de blâme. Il est tout naturel cependant que Pierre ait conservé l'idéal messianique de son peuple, et qu'il attende de Jésus, après les preuves qu'il a données de sa mission divine, l'exercice d'un pouvoir temporel, guerrier et victorieux. Il lui importe de ne pas laisser ses disciples dans l'erreur sur la destinée qui est la sienne. Aussi, sans rejeter le titre de Messie, ce n'est pas à ce titre qu'il s'arrête. Il se désigne comme Fils de l'homme. Ce titre évoque une figure qui attend au pied du trône de Dieu le moment de se manifester dans le monde *aux derniers jours* (on trouve cette figure dans le livre de Daniel). Cette expression très ambiguë énonce tout ce qui ne demande qu'à se manifester pleinement en l'homme. Le Christ, tel que Jésus l'entend, tient de très près à l'humanité et en partage le sort souvent douloureux. Il y a pour le Fils de l'homme une nécessité de passer par de nombreuses souffrances selon un processus en trois étapes : rejet officiel par le conseil suprême de la nation, mort violente et résurrection. En présence de Jésus, d'un homme aux vues larges et d'un amour exigeant et sans mesure, on est forcé de se rendre compte de l'étroitesse de notre propre cœur, et c'est une bonne raison pour le haïr. En présence de l'homme souverainement libre et qui dispose de sa vie avec une parfaite maîtrise de soi, notre réaction ne peut être que de haine et de rejet. Nous avons peur de cette humanité dont témoigne Jésus, car elle fait éclater ce que nous tenons pour juste et normal.

« Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander. » C'est de nouveau le même verbe qui est utilisé lorsque Jésus impose le silence aux démons. Pierre refuse cette perspective. Jésus se tourne avec la même expression de reproche et englobant l'ensemble des disciples, il s'adresse à eux en désignant Pierre comme Satan, c'est-à-dire comme le tentateur qui risque le détourner de sa mission. Les passions et les sentiments s'exacerbent, car l'enjeu est d'importance. Nous sommes en situation de conflit ouvert, car le malentendu est total. Pierre a touché un point extrêmement sensible chez Jésus qui, une fois encore, ne manifeste pas cette absence de sentiments qu'on voudrait lui prêter. Sa parfaite maîtrise de soi n'est pas ataraxie, c'est-à-dire une tranquillité exempte de troubles (je vous renvoie à Epicure).

3. J'aimerais pouvoir vous communiquer toute la tension nerveuse qui traverse ce texte de part en part. En percevez-vous l'écho au plus profond des fibres de votre corps et des méandres de votre âme ? La question n'a rien de rhétorique et le catéchisme comme la prédication doivent dégager les enjeux du texte biblique pour que rien ne vienne en troubler la résonance en nous. Jésus remet de l'ordre dans le cœur de ses interlocuteurs en démasquant les logiques mortifères qui se parent des plus belles apparences de la vertu et de la religion. Souvenons-nous que c'est l'élite de son peuple qui veut et obtient sa mort. Le théologien Drewermann fait ce constat saisissant : « Tout se passe comme si les gens que l'on dit de bien cachaient dans leur vie quotidienne la peur qui les habite, guettant de nouvelles victimes dont ils ont besoin pour se rassurer eux-mêmes. Ce sont ces personnes, en apparence si normales, qui ont le plus besoin de s'entourer d'un contingent de malades. Elles leur transmettent si bien leur mal que ces malades infectent à leur tour de leur peur pathologique... ». Dans l'histoire des idées, Jésus apparaît comme celui qui ne voulait ni ne supportait de voir l'humanité adhérer sérieusement aux mensonges de ce monde d'apparence, comme si c'était là la vérité et la réalité. Par la peur et parfois par la seule force de l'habitude, on nous contraint à accepter les laideurs de la vie quotidienne et à nous conformer aux normes qui expliquent que la réalité est ainsi et qu'on ne peut rien y faire. Je cite encore Drewermann : « C'est la personne même de Jésus qui nous a enseigné les rêves les plus hardis sur notre vie en les incarnant. » Sans doute, le monde n'est-il pas le Royaume de Dieu et il est dangereux de les confondre, comme il est préjudiciable de les séparer totalement. Le Christ représente ce à quoi tend et aspire tout être humain : la conscience qu'il a à la fois de Dieu et de sa mission personnelle lui confère cette force intérieure et cette maîtrise de soi que les circonstances ne peuvent faire dévier. Devenir soi-même, grandir en force, se constituer un caractère ferme et puis s'offrir, tel est la destinée du Fils de l'homme. Donner et se donner, dans la saine affirmation de soi, dans la bonne volonté, dans la joie de pouvoir se donner, c'est là le fond du sacrifice. Se mettre à l'école du Fils de l'homme, du Christ Jésus, c'est apprendre à penser et à agir autrement pour que nous ne passions pas notre vie à simplement reconduire les modes de fonctionnement du monde tel qu'il est, mais que nous puissions poser des actes et des gestes qui soient un avant-goût de résurrection et d'éternité. A l'image du Christ, nous n'empruntons pas ce chemin à reculons ou en freinant des quatre fers, mais comme des combattants qui n'ont aucune part avec la violence, mais qui ont conscience d'esquisser l'humanité telle qu'elle est appelée à devenir et à se manifester de façon ultime. Cette humanité ne se préserve plus craintivement devant la mort menaçante, mais elle se donne sans mesure à sa tâche, car le don généreux de soi est déjà l'écho et la transcription de la résurrection, c'est-à-dire d'une humanité qui sort du tombeau de ses peurs, de ses paralysies et de son aveuglement.